

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

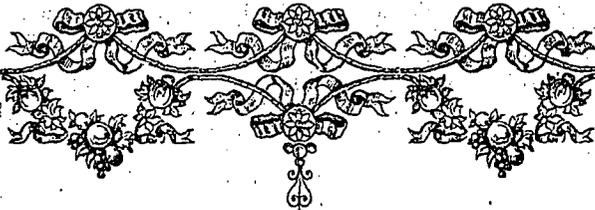
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LA

GAZETTE DES FAMILLES

Revue Religieuse, Littéraire et Agricole.

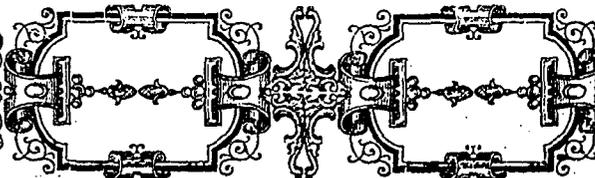
Recommandée par NN. SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières, de Sherbrooke et de Saint-Jacinthe.

Vol. IX 15 Septembre 1878. No. 18

Sommaire.

	PAGES.
Littérature.	
Laure.....	245
Terre—Ruines—Travail, par F. LIÉNARD.....	248
Histoire.	
Histoire de l'Eglise (<i>Suite</i>).....	249
La Mère Marie de l'Incarnation, (<i>Suite</i>),.....	251
Rédaction.	
Les Lectures, (2e article) <i>Suite</i>	255
Abonnements payés.....	256

Pour les Annonces, voir le Couvert.



La Gazette des Familles

Paraît les 1er et 15 de chaque mois, par livraison de 12 pages, double colonne, formant au bout de l'année un beau volume de près de 300 pages de matières variées, propres à l'instruction de la famille et à charmer ses loisirs.

ABONNEMENT.—Une **Piastre** par Année, y compris les frais de poste.

Payable d'Avance: 

On ne s'abonne pas pour moins d'une année, et l'année de publication ne se fractionne pas.

Toute la correspondance, tant pour abonnement, envoi d'argent que pour la rédaction, doit être adressée directement à Mr l'Administrateur de la *Gazette des Familles*, à Ottawa.

Bulletin des Annonces.

Comme la *Gazette des Familles* pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le Couvert de la *Gazette des Familles* les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la 1ère insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

ENFIN !

Nous avons atteint les plus bas prix. Nos **Orgues** et nos **Pianos** entièrement neufs et garantis pour cinq ans, sont à la portée de toutes les bourses.

LES

Meilleurs Instruments

AUX PRIX .

LES PLUS RÉDUITS.

Pianos et Orgues

de la Maison

" CORNISH. "

L'élasticité de touche, la pureté du son et la beauté de construction de ces instruments ne peuvent être surpassées.

Il ne vous en coûtera rien

pour les essayer. Nous les envoyons à l'épreuve pour dix ou quinze jours et nous payons le transport, aller et retour, s'ils ne sont pas tels que nous les représentons. Nous ne vous demandons pas d'argent avant que vous n'ayez constaté que l'instrument est bien tel que nous le décrivons. Demandez-nous notre nouveau catalogue illustré.

CORNISH & Cie.,

Washington, New-Jersey.

LE PAPE LEON XIII

*Elu par le Conclave comme le
digne successeur de Pie IX.*

Le Pape Léon XIII est de haute taille, avec une tête superbe, le front haut et gracieux, et une physionomie ouverte. Pour la science, le tact, la dignité, l'énergie, l'affabilité et la piété sincère, le Sacré Collège ne pouvait trouver un plus digne successeur au regretté Pie IX, que le Cardinal Pecci.

Afin de rencontrer les nombreuses demandes du public, nous nous sommes procuré un

SUPERBE PORTRAIT

DE

Notre St. Père Léon XIII

Grandeur 12 x 14, copies duquel nous nous proposons d'offrir en vente presque au prix coûtant. Toutes les familles devraient l'avoir en leur possession. Les gravures seront expédiées soigneusement enveloppées, poste payée, et garantie d'arriver en bonne condition, pour 25 cents chaque, ou 3 gravures à une seule adresse pour 50 cents.

GARRETT & MITCHELL,

Éditeurs, Cincinnati, O.

Abonnement.

\$1

FOI et PATRIOTISME.

Paraissant les

1er et 15 de

Par Année.

L A

CHAQUE MOIS.

GAZETTE DES FAMILLES.

Revue Religieuse, Littéraire, Historique et Agricole.

Recommandée par NN. SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques
de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières,
de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe.

Littérature.

LAURE

Épisode de la Révolution Française

(1793.)

Il fut un temps où le beau pays de France, après quatorze siècles de gloire, tomba tout à coup sous le joug hideux de l'impiété. Sa splendeur s'éclipsa; son bonheur s'évanouit; un long cri de détresse s'éleva de toutes parts; la société dissoute, comme un vaisseau brisé, flottait, au gré des passions, entre la vie et la mort: la terreur avait commencé son règne. Toute l'Europe, attentive à cet étrange bouleversement, tressaillit d'effroi. Ces temps sont passés, et depuis chacun s'est mis à rechercher les causes

qui produisirent tant de désastres. Qu'on ne s'y trompe point, la première cause de la révolution se trouve dans les écrits du cynique Voltaire et de ses amis: la philosophie du dix-huitième siècle devait nécessairement amener de pareils résultats. Eh! qu'aurait donc voulu dire ce cri que l'enfer n'eût jamais inventé et que vociféra la haine sacrilège du chef des philosophes: *Ecrasons l'infâme!* sinon que le moment était venu d'attaquer le ciel, de chasser Dieu de ses sanctuaires, de culbuter le trône sur les débris de l'autel, et, à force d'attentats, d'établir sur tant de ruines le règne de la raison et de la liberté. Eh bien! elles ont régné: quel règne, grand Dieu, en est-il un semblable dans les annales de tous les peuples?

Aujourd'hui la même philosophie qui s'était, pour quelque temps, cachée dans ses antres, re-

paraît, comme un serpent gonflé de poison ; elle dresse orgueilleusement la tête et menace de nouveau la société d'une mort prochaine et inévitable. Il faut combattre, soldats du Christ ; raillions-nous autour du glorieux étendard de notre chef ; la victoire couronnera les efforts des généreux enfants de la religion ; son divin fondateur en a posé les bases sur la pierre ferme et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elles.

Mais pourquoi, dira-t-on, toujours crier à l'impiété ? Ces diatribes ne sont plus de saison, c'est jeter mal à propos la crainte dans les cœurs. Ne voyez-vous pas que tout le monde est tranquille ? A quoi bon nous tirer de cet heureux état d'indifférence que nous a procuré la liberté ? Tel est le langage doucereux et perfide des partisans des doctrines de mensonge. Mais quoi ! peur d'interrompre le sommeil du voyageur qui s'est endormi sur le bord d'un abîme, faut-il passer outre et le laisser dans le péril imminent de s'y précipiter ? On ne peut plus se le disimuler maintenant : on cherche avec ardeur à ravir au peuple ses croyances antiques, sa foi simple et pure ; on essaie surtout d'arrêter dans la jeunesse cette tendance qu'elle manifeste vers le bien. Pourquoi donc resterions-nous muets à la vue de ces désordres ? Quand

l'imposture parle, pourquoi la vérité serait-elle sans voix ?

Ces réflexions s'écartent du plan que nous nous étions tracé dans cet article ; mais il est des plaies morales qu'on ne doit point cesser ni rougir de montrer toujours à nu, afin que chacun les voie et s'empresse d'y appliquer les remède propres à les cicatrizer. Or, l'esprit philosophique moderne est un horrible cancer qui ronge sans cesse le corps social ; il est temps d'employer le fer et le feu, si l'on ne veut point se trouver bientôt en face d'un cadavre.

Dans ces temps de persécution et d'anarchie dont l'histoire impartiale nous a retracé les horreurs ; alors que le crime audacieux et triomphant s'applaudissait de ses victoires, et que la guillotine en permanence effrayait le monde, on vit avec étonnement surgir de tous les points de la France des milliers de héros dont le courage sublime, inspiré par la religion, affrontait les tourments et faisait pâlir les juges eux-mêmes sur leurs sièges ensanglantés. Il n'est point de hameau qui ne compte ses martyrs. Un de ces généreux défenseurs de la foi, dont le front dépouillé conserve encore les glorieuses cicatrices de la persécution qu'il souffrit en 1793, nous racontait les détails qu'on va lire. Nous nous sommes empressés de les confier aux pages du *Moniteur*,

comme propres à détourner les faibles des voies mauvaises qu'on ouvre devant eux, et à faire aimer de plus en plus une religion qui fait ici-bas le bonheur de l'homme, et dont tout l'ensemble n'est qu'espérance et amour.

“ Mes amis, nous dit ce bon vieillard, c'est dans le feu que l'or s'épure ; c'est aussi dans les persécutions que la vertu brille d'un vif éclat. J'ai connu sur la terre d'exil une jeune femme expatriée comme moi, qui, chaque jour, rendait grâces à Dieu de la part de souffrances qu'il lui avaient donnée, comme d'un grand bienfait. Elle se nommait Laure. Dès l'âge le plus tendre, son goût pour les exercices de piété, son mépris pour les frivoles amusements du monde, sa vie retirée, sa touchante modestie, tout enfin annonçait en elle des dispositions pour de grandes vertus. Plus tard, elle manifesta à ses parents le désir qu'elle avait de se faire religieuse. Leur affection pour cette fille chérie fut alarmée d'une telle déclaration ; la mère n'y voulut point consentir ; le père, assez indifférent là-dessus, se contenta de dire ironiquement que Laure n'ayant jamais vu le monde qu'à travers la grille d'un confessionnal, il lui était impossible d'apprécier les faveurs qu'il donne. La pieuse jeune fille ne voulut point jeter pour lors une plus grande tris-

tesse dans sa famille ; elle essaya même de se persuader qu'elle n'avait assez mûri son projet, et qu'un acte d'où dépendait le bonheur de sa vie exigeait de plus sérieuses réflexions. Ainsi, sans se relâcher de sa première ferveur, elle résolut, pour obéir à son père, de faire un effort sur elle-même, et d'écouter gracieusement les propositions qui lui furent adressées. Une foule de prétendants s'offrirent : aucun parti ne lui plut. Contrariée dans son penchant qui la portait uniquement vers Dieu, elle tomba tout à coup dans une indicible tristesse. Son corps se ressentit des souffrances de son âme et sa santé s'altéra au point qu'un matin sa mère, tout en larmes, vint la trouver et lui dit, en la pressant tendrement dans ses bras : “ Va, “ ma fille, je ne te retiens plus ; “ ce monde n'est point digne de “ te posséder. Cours, vole où “ Dieu t'appelle. Tu as choisi la “ meilleure part, chère enfant ; “ va donc la recueillir. N'oublie “ jamais celle qui te donne au “ jourd'hui une si grande preuve “ de son amour ; ne cesse point, “ ma chère fille, de prier pour “ ta mère lorsque les portes du “ cloître se seront refermées sur “ tout ce qu'elle aime. ”

“ Laure, que ce consentement imprévu mettait au comble de ses vœux, ne savait de quelles expressions se servir pour remer-

cier sa bonne mère. Bref, elle partit : mais, à peine avait-elle prononcé ses vœux, que la tempête politique, qui depuis longtemps menaçait la France, se déchaina dans toute sa fureur : on sait quels furent ses ravages. Les asiles où se réfugiait, comme dans un port sûr, l'innocence ou le repentir, n'échappèrent point à sa violence, et les habitants de ces retraites paisibles, chassés par l'ouragan, n'eurent d'autre parti à prendre que de se retirer au sein de leur famille. Laure revint, bien triste, dans son hameau natal, mais son séjour n'y fut pas de longue durée : elle devait boire jusqu'à la lie la coupe des tribulations, pour entrer dans la joie du divin époux qu'elle s'était choisie.

(A continuer.)

[Pour la Gazette des Familles.]

Terre—Ruines—Travail.

I.

La terre peut être regardée comme la véritable nourrice, comme la mère du genre humain. C'est d'elle que tout sort ; c'est de son sein fécond que naissent les moissons et les fruits qui servent à la nourriture de l'homme ; les fleurs qui réjouissent sa vue par leurs couleurs charmantes et variées ; les arbres

le protègent de leur ombre salutaire ; les matériaux dont il fait usage pour se bâtir des demeures solides et sûres ; les produits divers qui doivent le vêtir et le préserver des ardeurs du soleil pendant l'été et des atteintes du froid pendant l'hiver ; le fer, dont il fabrique les instruments nécessaires pour accomplir ses travaux de chaque jour ; les trésors les plus rares et les plus riches, les diamants, les métaux précieux, qu'il fait servir à son agrément et à ses plaisirs. Et la nature, en mettant à sa disposition tant de richesses inestimables, n'a rien exigé d'autre qu'une peine légère pour se les procurer, car on n'obtient rien sans peine ; la terre alors ne produit que des ronces et des épines, sans que l'homme ait à s'en plaindre, puisque cela ne peut arriver que par sa faute et qu'il n'a tenu qu'à lui qu'il en fût autrement. Il ne doit, en ce cas, accuser que sa paresse et sa négligence ; il eût suffi d'un coup de pioche, d'un tour de charrue pour obtenir de notre mère commune tout ce qu'il désirait ; qu'il bannisse toute crainte, jamais elle ne s'épuise, jamais elle ne se lasse de nous prodiguer tout ce qu'elle renferme. Plus on s'occupe d'elle, plus on prend de soins, et plus elle se montre reconnaissante et généreuse. Jamais on ne s'assujettit pour elle à la moindre fa-

tigue sans qu'elle ne récompense largement des soucis que l'on s'est donnés, sans qu'elle ne rende au centuple ce qu'on a bien voulu lui confier.

II.

Lorsque l'homme meurt, c'est encore elle qui reçoit sa dépouille mortelle ; car si tout vient de la terre, tout aussi y retourne. Que de générations se sont déjà succédé ici-bas ! que de villes, que de nations, que d'empires jadis florissants gisent maintenant immobiles dans ses entrailles ! Elle a discrètement recouvert toutes ces ruines fastueuses et désolées qui pouvaient attrister nos regards et exciter nos regrets ; elle les a cachées dans son sein généreux, elle les a recouvertes d'un gazon verdoyant et fleuri, et tout a repris cet air de joie et de fête des premiers jours, car la terre ne vieillit pas ; depuis des milliers d'années qu'elle existe, elle est aussi jeune qu'au commencement, et toujours aussi prodigue de ses dons et de ses bienfaits.

FRS. LÉNARD.

Hull, Septembre 1878.

Histoire.

HISTOIRE
DE
L'ÉGLISE.

(Suite.)

XLV.—LES PAPES D'AVIGNON, STE.
CATHERINE DE SIENNE ET LE
GRAND SCHISME D'OCCIDENT.

Nous avons vu, dans l'histoire de Boniface VIII, que les papes n'étaient pas toujours en sûreté, à Rome.

Aussi, après le court pontificat de S. Benoit XI, successeur de Boniface, le nouveau pape, Bertrand de Goth, archevêque de Bordeaux, qui prit le nom de Clément V, fixa sa résidence à Avignon. Sans doute les souverains pontifes échappèrent ainsi aux troubles continuels que des factions rivales entretenaient en Italie. Mais, comme on les supposait soumis à l'influence française, leur autorité diminua d'autant.

Au bout de soixante-dix ans seulement, finit ce qu'on a appelé *la captivité de Bapylone*. Le grand instrument de la Providence pour ramener le vicaire de Jésus-Christ dans la ville éternelle, ce fut une femme, prodige de son siècle et de beaucoup d'autres, Ste. Catherine de Sienne. Elle naquit, en 1347, de parents pieux dont la famille était très-nombreuse : elle était l'une des dernières de vingt-cinq enfants.

Dès l'âge de six ans, elle fut prévenue des grâces les plus extraordinaires : elle était l'édification de ses compagnes et de ses parents. Ceux-ci pourtant la persécutèrent, pour l'empêcher de suivre sa vocation, qui l'éloignait du mariage et l'attirait vers la vie religieuse. Elle leur résista respectueusement, et finit par les convaincre et triompher de leur résistance.

Désormais tout entière à la prière, à la mortification, aux œuvres de miséricorde, elle entra dans le tiers-ordre de S. Dominique.

Là elle fut, comme cela est arrivé à tant de saints, successivement favorisée des plus sublimes révélations et soumise aux épreuves les plus rudes.

Une fois, elle eut une vision, pendant laquelle le divin Sauveur lui mit un anneau d'or au doigt, comme à sa fidèle épouse. Cette scène a été maintes fois reproduite par les plus grands peintres, sous le nom de *Mariage de Ste Catherine*.

Puis, pour éprouver l'obéissance de Catherine, qui n'aimait rien tant que la vie contemplative, Dieu lui commanda d'y joindre la vie active : elle devint donc la servante du couvent et de la maison paternelle, et se remit à visiter et à soulager les pauvres. On raconte des traits vraiment admirables de la patience et de

l'angélique douceur avec lesquelles elle pansait les plaies les plus dégoûtantes, se laissant d'ailleurs traiter indignement par des malades qu'elle soignait comme eût fait leur propre mère... Ah ! c'est que derrière ces malades, même les plus repoussants et les plus revêches, elle voyait Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même.

Non contente de ces bienfaits individuels, Catherine fût une insigne bienfaitrice de la société chrétienne. Envoyée en ambassade par les Florentins à Grégoire XI, qui résidait à Avignon, elle lui donna les plus sages conseils, surtout de retourner à Rome. Elle prédit le grand schisme d'Occident, dont nous allons parler tout à l'heure ; il ne dépendit pas d'elle qu'elle ne le prévint.

Dieu ne le permit, pas. Mais, elle réunit et exhorta ses disciples, — car cette femme était comme un apôtre et un père de l'Eglise, — et mourut à l'âge de trente-trois ans, laissant la réputation d'une des plus grandes saintes et d'un des plus étonnants génies qui aient paru sur la terre.

Après la mort de Grégoire XI, à Rome, où il était retourné sur le conseil de Catherine, les cardinaux présents élurent Urbain V, qui fut reconnu par toute l'Eglise. Mais, comme il refusa de transporter de nouveau la cour pontificale à Avignon, certains cardinaux, prétendant qu'ils n'a-

vaient pas été libres dans leur choix, élurent un second pape qui prit le nom de Clément VII. Le monde catholique se divisa entre ces deux papes, entre les deux obédiences, comme on disait; c'est le schisme d'Occident.

Des deux côtés, la plupart des fidèles étaient de bonne foi. Il y eut des saints dans les deux obédiences, par exemple Ste. Catherine de Sienne sous l'obédience d'Urbain VI; Ste. Colette, la grande réformatrice des Clarisses, et St. Vincent Ferrier, le grand évangéliste, sous l'obédience de Clément VII.

Ce schisme menaçait de se prolonger, parce que, à mesure qu'un pape mourait, ceux de son obédience lui donnaient un successeur.

Pourtant, après une tentative insuffisante au concile de Pise, au concile de Constance, tous les prétendants abdiquèrent ou furent déposés: à l'unanimité, le cardinal Colonna fut élu et prit le nom de Martin V.

Le schisme était fini.

Si déplorable qu'il ait été, n'oublions jamais, à ce sujet, les judicieuses observations de St. Antoine.

“ On pouvait, dit-il, être de bonne foi et en sûreté de conscience dans l'un ou l'autre parti: car, quoiqu'il soit nécessaire de croire qu'il n'y a qu'un seul chef visible de l'Eglise,

“ s'il arrive cependant que deux souverains pontifes soient créés en même temps, il n'est pas nécessaire de croire que celui-ci ou celui-là est le pape légitime; mais il faut croire seulement que le vrai pape est celui qui a été canoniquement élu, et le peuple n'est point obligé de discerner quel est ce pape: il peut suivre en cela le sentiment et la conduite de ses pasteurs particuliers.”

(A continuer.)

LA MÈRE.

Marie de l'Incarnation,

PAR

L'ABBÉ P. F. RICHAUDEAU,

Aumônier des Ursulines de Blois.

CHAPITRE VIII.

(Suite.)

Parlant d'une relation de sa vie qu'elle avait écrite par l'ordre de son confesseur et qui lui avait coûté beaucoup de travail et de peine, la mère Marie de l'Incarnation dit dans une lettre à son fils, faisant allusion à l'incendie du monastère en 1650: “ Je laissai volontairement les papiers que vous m'aviez demandés et que je vous avait promis: car la pensée m'étant venue de les jeter par la fenêtre, j'aimais mieux les abandonner au feu que de les exposer à tomber entre les

moins de quelqu'un qui aurait pu les lire.

“La Mère assistante avec notre sœur Saint-Laurent avaient rompu une grille de parloir, qui n'était que de bois, afin de se sauver avec une partie des enfants qui avaient été la trouver au dortoir. Mais il n'y avait que les grandes ; les petites étaient restées seules sans savoir quel chemin prendre. La sœur Saint-Ignace n'hésite pas à exposer sa vie pour essayer de sauver ces petites innocentes. Quoique le feu fût déjà aux cloisons, elle court à la chambre où elle était ; elle les entraîne avec elle et aussitôt les planchers s'écroulent.

“J'étais encore dans les dortoirs où, voyant qu'il n'y avait plus rien à faire pour moi et que j'allais périr, je fis une inclination au crucifix, acquiesçant aux ordres de la divine Providence, et lui faisant un abandon de tout, je me sauvai par le parloir qui était au bout du dortoir. En descendant, je rencontrai le R. P. Supérieur des Jésuites et toutes les personnes qui venaient à notre secours ; mais apprenant qu'il n'y avait rien à faire plus haut, ils descendirent à la chapelle où l'on put, à grande peine, sauver le Très-Saint-Sacrement et les ornements qui se trouvaient à la sacristie.

“Notre bonne Mère Saint-Athanase, qui était sortie la pre-

mière pour ouvrir les portes, ne se voyant rejointe par aucune d'entre nous, souffrait en son âme des convulsions de mort. Elle nous appelait avec des cris lamentables ; mais ne nous voyant ni ne nous entendant, elle se jeta aux pieds de la Sainte Vierge, et fit un vœu en l'honneur de l'Immaculée Conception. Je ne puis dire absolument quel a été l'effet de ce vœu auprès de Dieu ; mais j'attribue à un vrai miracle qu'aucune de nous ni de nos enfants n'ait été consumée dans un incendie si prompt et si violent. Une femme Huronne, Cécile Arenhatsi, très bonne chrétienne, ne s'étant pas éveillée aussitôt que les autres, ne trouva pas d'autre moyen de se sauver que de se jeter par une fenêtre. Elle en fut si étourdie que d'abord on la crut morte ; mais elle revint à soi, et Dieu voulut nous la conserver.

“On se réunit enfin autour de notre Mère Supérieure, qui commença à respirer ; mais grande était sa peine de ne pas me voir. Nos pensionnaires et nos séminaristes sauvages se rangèrent aussi auprès d'elle, et elles pensèrent y mourir de froid, car elles n'avaient que leurs chemises, tous leurs vêtements ayant été brûlés. Vous n'eussiez pu voir sans pleurer madame de la Peltrie, si sensible au froid, les pieds nus sur la neige, n'ayant

qu'une petite tunique qu'elle avait jetée sur ses épaules en prenant la fuite. Mais ce qui me touchait le plus, c'était de voir ce qu'allait souffrir notre pauvre malade, la Mère Marie de Saint-Joseph. Si elle eût eu autant de force que de courage, nous eussions sauvé, elle et moi, une partie de ce qui était au dortoir ; mais elle était si faible, qu'en voulant remuer son matelas, les bras lui manquaient ; il n'y eut que le mien de sauvé avec ce qui me couvrait, *qui fut tout propre pour elle.*"

C'est par ces mots insignifiants au point de vue des règles du langage humain, mais sublimes à celui de l'humilité et de la charité, que la Mère Marie de l'Incarnation fait connaître ou plutôt cache autant qu'il lui est possible un acte deux fois héroïque dont avaient été témoins, non-seulement la communauté et les élèves françaises et sauvages, mais les Pères de la Compagnie de Jésus, la peuplade des Hurons et un grand nombre d'autres personnes de Québec ; et qui, le lendemain, était su de toute la ville et devait bientôt l'être de la France entière. Cette religieuse, délicate sur la pudeur, que se voyant en danger de périr par la tempête, onze ans auparavant, elle avait lié ses vêtements pour ne pas être vue d'une manière opposée à la décence au

moment où le vaisseau serait brisé, voilà qu'aujourd'hui elle se déshabille en public pour donner ses vêtements à une de ses sœurs malade ; elle y ajoute ses chaussures et elle marche pieds nus sur la neige glacée.

Elle continue ainsi son récit :

"J'avais jeté des habits par notre fenêtre, mais ils demeurèrent accrochés aux grilles du réfectoire, où ils furent brûlés comme tout le reste. *Ainsi je demurerai nue comme les autres, que je fus trouver sur la neige, où elles priaient Dieu en regardant cette effroyable fournaise.*"

Remarquons une nouvelle finesse d'humilité. On voit que la Mère Marie de l'Incarnation, embarrassée de son acte d'héroïque générosité, emploie toutes les ressources de son esprit pour se délivrer de ce lourd fardeau. Elle a recours à une tournure de phrase équivoque et habilement combinée pour faire croire que si elle s'est trouvée nue comme tout le monde, c'est parce que les habits qu'elle avait jetés par la fenêtre s'étaient accrochés à des grilles et avaient été brûlés ; mais l'histoire dira à sa louange, jusqu'à la fin des siècles, qu'elle se dépouilla entièrement et volontairement pour vêtir une de ses sœurs, acte autant supérieur à celui de St. Martin que la profession religieuse est au-dessus

de l'état de catéchumène. Continuons son admirable récit.

"La nuit était seréine, le ciel bien étoilé, le froid très vif et l'air calme. Au fort de l'incendie, il s'éleva une brise légère qui jeta les flammes du côté des jardins et de la campagne; sans cela le fort, la résidence des Pères Jésuites et les maisons voisines eussent été en danger. Enfin, tout fut embrasé et tout ce que nous possédions d'habits, de vivres, de meubles, de provisions de toute espèce, fut consumé en moins de deux heures.

"Tous ceux qui étaient là fondaient en larmes en nous voyant réduites à cet extrême dénûment, car la lumière de l'incendie rendait la nuit claire comme le jour, et il nous était impossible de dérober aux regards notre douloureux nudité. Un homme de bien ne pouvant comprendre comment on pouvait passer par une telle épreuve sans éclater en démonstrations de douleur, dit tout haut : " Il faut que ces femmes-là soient folles ou qu'elles soient des saintes." Celui qui nous a touchées de sa main sait ce qu'il en est, et ce que sa bonté opéra pour lors dans nos cœurs.

"Voyant enfin tout le monde réuni, le R. P. supérieur des Jésuites fit conduire une partie de nos enfants dans le logement de nos domestiques, et les autres dans la maison d'un de nos voi-

sins. Les pauvres petites étaient à moitié mortes de froid; plusieurs ont été fort malades. Pour nous, il nous mena à sa résidence, dans le triste état où nous étions et nous mit dans la salle où l'on reçoit les séculiers. On nous donna en chemin, par aumône, deux ou trois paires de chaussures pour quelques-unes de celles qui étaient nu-pieds; madame de la Peltrie était du nombre. Le Rév. Père en donna ensuite à toutes celles qui en manquaient encore.

"Les révérendes Mères de l'Hôpital, ayant appris que nous étions chez les Pères Jésuites et que l'on voulait nous mener au Fort, nous envoyèrent chercher pour nous loger chez elles. Ces bonnes Mères, avec qui nous avons toujours été unies très-étroitement, étaient plus touchées de l'état où nous étions que nous-mêmes. Elles nous revêtirent de leurs habits gris et nous fournirent tout ce qui nous était nécessaire, à quinze que nous étions, avec une cordialité admirable.

"Le lendemain, ajoute encore notre vénérable Mère, le R. P. supérieur des Jésuites, accompagné de M. le Gouverneur, nous mena voir les restes lamentables de notre monastère, ou plutôt cette effroyable fournaise de laquelle on n'osait encore approcher. Toutes les cheminées étaient tombées, les murs de re-

sont abattus, et les principales murailles crevassées et calcinées jusque dans les fondements.”

(A continuer.)

La Gazette des Familles.

OTTAWA, 15 SEPT. 1878.

LES LECTURES.

IIe ARTICLE.

ROMANS ET NOUVELLES.

(Suite.)

Il est utile assurément de soulever parfois son regard de la terre et de contempler un idéal parfait. L'âme puise dans cette contemplation de l'énergie pour supporter le pesant fardeau des choses réelles. Elle conçoit des espérances qui l'ennoblissent en la fortifiant; mais cet idéal parfait ne se trouve qu'au Ciel. Les romans le font croire ici-bas et trompent l'âme en la transportant au sein des illusions. Il faut pourtant qu'à une heure donnée elle descende, et qu'elle tombe de ces hauteurs sur le dur rocher de la réalité. Trop souvent, hélas! elle s'y brise. Au lieu de ce qu'elle avait rêvé, l'épouse rencontre un époux difficile et hautain; la mère des enfants pleins de défauts et d'infirmités: la femme se trouve elle-même créature faible en présence de devoirs souvent lourds à porter. Il s'établit alors au fond de son cœur un étrange dégoût pour les réalités qu'elle trouve si accablantes. L'incurable ennui la dévore. Pour se consoler elle retourne à ses chimères, et s'y plonge de plus en plus. Elle abandonne ses devoirs; elle s'abandonne elle-même. Et cet être choisi en qui

Dieu avait déposé de si beaux trésors de dévouement et d'amour perd peu à peu tous les éléments de sa grandeur; elle n'est bientôt plus ni épouse, ni mère, ni femme.

Le dépérissement de la foi est plus rapide encore. Sans parler des excitations qui sont données aux mauvaises passions dans les romans, ce même état de rêverie exaltée qui suffit pour miner le sentiment du devoir, suffit aussi pour donner la mort au sentiment chrétien. Car une telle manière d'être où les facultés supérieures de l'âme sont laissées sans aliment, tandis que l'imagination et la sensibilité sont entretenues dans une activité fébrile, finit par anéantir les forces et énerver complètement. Or pour être chrétien il faut être fort, parce qu'il faut être doux et patient, et lutter, et monter au Calvaire en portant sa croix.

De plus la foi chrétienne consiste dans une entière soumission de la raison à Dieu. Cette soumission entraîne la conviction intime de l'impuissance humaine, et de la nécessité d'un secours surnaturel pour être vraiment juste et vraiment vertueux. En dehors de la grâce toute justice est incomplète et toute vertu chancelante. Et voilà néanmoins que vos romans vous affirment le contraire en vous séduisant par des types mensongers de perfection où il n'entre aucun élément surnaturel.

Et vous croyez à ces vertus sans Dieu, et vous y prétendez. Alors votre rébellion commence. Une voix retentit sourdement dans votre cœur et crie que vous n'avez pas besoin de Dieu. Prenez garde: la foi s'éteint peu à peu, la piété s'affaiblit; l'orgueil

grandit et achève enfin la révolte. Vous n'êtes plus chrétien que de nom.

On dira que nous exagérons, et par bonheur l'on dira vrai. Nous portons les choses à l'extrême pour en rendre les inconvenients plus sensibles. Toutes les lectrices de romans ne sont point arrivées à ce degré ; car il faut du temps pour aller jusque là ; et bien des choses, profondément enracinées dans un cœur chrétien, y font obstacle. Mais toutes ces lectrices sont sur le chemin qui mène au terme fatal. Elles l'atteindront ou en approcheront plus ou moins selon qu'elles mettront à leurs lectures plus d'ardeur et d'assiduité.

Ainsi la lecture des romans constitue un grand danger pour les mœurs et pour la religion. C'est pourquoi tous ceux qui s'intéressent au salut des âmes ne cessent de s'élever contre ce redoutable abus. L'Eglise avertit ; les évêques et tous les pasteurs signalent le danger. Il y a des tribunaux revêtus d'autorité pour interdire ces livres, mais on n'entend rien. La curiosité l'emporte sur la foi ; l'orgueil empêche d'obéir. Hélas ! où manque l'obéissance, la vertu fait bientôt naufrage. Eve l'a tristement éprouvé ; et bien d'autres après elle. " Qui aime le danger y périra."

L'abbé PETIT.

(A continuer.)

Abonnements payés.

Nous accusons réception du prix de l'abonnement à la *Gazette des Familles*, de la part des personnes dont les noms suivent, savoir :

Pour l'année 1877.

Reçu de J. O. Filteau, 1.20 pour	
Dr. Neilson, Québec.....	\$1.20
Hon. Juge Roy ".....	0.60
R. P. Pian, Témiscaming.....	0.60
MM. C. Dufresne, St Thomas.....	0.60
T. Lemay, Warwick.....	0.60

Pour l'année 1878.

MM. Edouard Paul, Sorel.....	\$1.00
Reçu de M. J. O. Filteau (\$39.30)	
pour les personnes suivantes :	
MM. Jos. Donati, Québec.....	1.00
R. R. Pères Oblats ".....	1.00
" Frères des E. C. ".....	1.00
Anaclet Bélanger ".....	1.00
J. A. Langlais, ".....	1.00
C. Vincelette, ".....	1.00
Dr. Verge, ".....	1.00
W. Davis, ".....	1.00
A. Gaboury, ".....	1.00
Ths. Fournier, (acc.) ".....	0.50
C. Leclerc, ".....	1.00
Revd. Messire Auclair, ".....	3.00
Bibliothèque du Parlement, ".....	1.00
MM. L. G. Baillargé, ".....	1.00
T. Ledroit, ".....	1.00
Jos. Sheyn, ".....	1.00
J. Patoine, ".....	1.00
C. Ducharme, ".....	1.00
B. Verret, ".....	1.00
Hon. Juge Roy, ".....	1.00
MM. J. E. Martineau, ".....	1.00
L. E. Dorion, ".....	1.00
S. Bédard, ".....	1.00
A. Bélanger, ".....	1.00
C. Pageau, ".....	1.00
J. B. Renaud, ".....	1.00
N. S. Hardy, ".....	1.00
V. Bélanger, ".....	1.00
Dame Baby, ".....	1.00
Dr. Tourangeau, ".....	1.00
Dame F. Angers, ".....	1.00
MM. J. A. Defoy, ".....	1.00
Z. Chartré, ".....	1.00
Capt. Marmen, ".....	1.00
David Dion, ".....	1.00
Jos. Picard, ".....	1.00
Ecole Normale Laval, ".....	3.00
M. Ed. Remillard, ".....	1.00
Hon. Juge Casault, ".....	1.00
M. L. D. Lemoine, ".....	1.00
Dame Blanchard, ".....	1.00
Sir N. F. Belleau, ".....	1.00
Revd. Père Pian, Témiscaming.....	1.00
Messire N. Lévesque, Port Daniel.....	1.00
MM. C. Dufresne St. Thomas.....	1.00
T. Lemay, Warwick.....	1.00

TROISIÈME ANNÉE.

L E

ABONNEMENT

\$2

Par Année.

FOYER DOMESTIQUE,

PARAISSANT

le 1er de
chaque mois.

Journal Littéraire, Historique, Artistique et Biographique.

Chaque numéro renferme 48 pages de matières à lire, double colonne, comprenant des *Récits, Voyages, Causeries, Littérature, etc., etc.*

Ce Journal est particulièrement destiné à propager la bonne littérature au sein des Familles catholiques, et il est rédigé en vue d'éclairer et de plaire tout à la fois, par une série, de lectures variées.

UN MORCEAU DE MUSIQUE CHAQUE MOIS.

On s'abonne chez les Agents spéciaux, et aussi par lettre adressée à Mr. l'Administrateur du *Foyer Domestique*, à Ottawa.

On peut fournir tous les numéros des deux premières années.

Machines à Coudre

DE

WHEELER & WILSON,

Nos. 1 et 3, Place d'Armes,

MONTREAL.

Médailles obtenues des Grandes Expositions Universelles de Londres (1862), Paris (1867), Vienne (1873), et Philadelphie (1877).

Les Machines à Coudre de Wheeler & Wilson sont adaptées à toutes sortes de couture de famille, habillements militaires et pour l'usage des Couturières, Modistes, Tailleurs, Manufacturiers de Chemises, Collets, Basques, Manteaux, Mantilles, Vêtements, Chapeaux, Bonnets, Corsets, Chaussures, Parapluies, Parasols, etc. Ils travaillent aussi bien la Soie, la Toile, la Laine et le Coton, avec du fil de soie, de coton ou de toile. Ils cousent, piquent, plissent, ourlent, rabattent, cordent, braident, bordent et exécutent toutes sortes de coutures, faisant un beau point sur les deux côtés de l'article cousu.

Les qualités qui les recommandent sont :

1. Beauté et excellence du point, semblable sur les deux côtés de l'objet cousu.

2. Force, fermeté et durabilité du point, qui ne s'effe a ni se découdra.

3. Economie du fil.

4. Application d'un rang large au besoin et suivant les matériaux.

5. Solidité et élégance de modèle et de perfection.

6. Simplicité et perfectionnement de construction.

7. Rapidité, facilité d'opération et de direction, et tranquillité de mouvement.

S'il y avait quelque inconvénient pour l'acheteur à visiter les salles de vente, l'ordre pourrait être envoyé au bureau et il sera rempli fidèlement, comme si le choix avait été fait personnellement.

Les Machines sont envoyées dans toutes les parties du pays, avec instruction entière qui permettra à la personne la moins expérimentée d'opérer sans aucun trouble ou difficulté.

L'argent en fonds courants ou une traite doit accompagner l'ordre. Cependant les Machines peuvent être envoyées, le paiement devant être collecté sur livraison, s'il y a assurance satisfaisante qu'il sera fait alors. Les intérêts de la Compagnie ne cédant la place à aucun acheteur de Machine, dans leurs opérations pleines de succès, elle se tient prête à donner toute assistance nécessaire aux pratiques, par correspondance ou autrement. Pour notre fidélité à cet égard, nous en appelons aux milliers qui se servent de nos Machines.

Nous adressons nos catalogues illustrés à tous ceux qui en font la demande.

S'adresser à l'Agent :

Nos. 1 et 3, Place d'Armes, Montréal.

LE
PORTRAIT DE Mgr. CONROY

Délégué Apostolique en Amérique.

Est en vente aux bureaux de la *Gazette des Familles*, à raison de \$1.00 par copie, ou \$8.00 par 12 copies.

HISTOIRE
DES
INSTITUTIONS CHARITABLES
DU
CANADA.

Depuis leur Fondation jusqu'à nos jours.

Cet Ouvrage, en cinq volumes, est publié par Livraison de 150 pages, et le prix est de \$1.00 par livraison, les frais de Port compris.

Cet Ouvrage est approuvé par la plupart des Evêques du Canada.

La 1^{re} Livraison est maintenant en vente au Bureau du *Foyer Domestique*, à Ottawa, qui est le seul dépôt pour la vente de cet Ouvrage.

S'adresser, par lettre, à
STANISLAS DRAPEAU.

Les Machines à Coudre
"SINGER,"

281, Rue Notre-Dame,
MONTREAL.

La nouvelle *Machine à Coudre des Familles* de la Compagnie manufacturière *SINGER* dépasse toute concurrence, et le meilleur éloge qu'on en puisse faire est de constater le nombre considérable de Machines à coudre vendu durant ces quelques dernières années, savoir :

En 1871	la vente fut de.....	181,260
En 1872	do do	219,758
En 1873	do do	232,444
En 1874	do do	241,679
En 1875	do do	249,852

Ce simple aperçu fait assez voir combien les *Machines à coudre* de la fabrique *SINGER* sont populaires, puisque la vente va toujours en augmentant, chaque année.

Cette nouvelle *Machine à coudre des Familles* peut exécuter une quantité d'ouvrage que l'on croyait autrefois impossible de faire à la machine. Nous prétendons et sommes en mesure de prouver que c'est la moins chère, la plus belle, la plus délicatement arrangée, la plus parfaitement agencée, la plus facile et la moins fatigante à manœuvrer de toutes les machines à coudre des familles. Elle est remarquable non-seulement pour l'étendue et la variété de sa couture, mais aussi à raison de la diversité des tissus avec lesquels elle exécute des coutures également faciles et parfaites, car on peut employer le cordonnet de soie, le fil de toile ou de coton, tenu ou épais, et dans tous les cas on obtient le *point élastique fermé intérieurement*, égal des deux côtés de l'étoffe cousue. Ainsi l'on peut coudre du castor ou du cuir, avec beaucoup de solidité et une parfaite uniformité de points; et le moment d'après, cet instrument infatigable peut être ajusté pour de fins travaux sur la gaze ou les fils de la Vierge, ou pour remplir la tarlatane, ou pour froncer, ou pour presque tous les autres ouvrages exécutables avec des doigts agiles.

Quelle que soit l'espèce de la machine des familles, elle est livrée (sans augmentation de prix) avec un *Ourlleur* et *Tresseur*, un *Tournevis*, un *Bidon* plein d'huile, une douzaine d'*Aiguilles* assorties, une *Aiguille plaquée* extra, et des *Instructions* pour se servir de la Machine à coudre.

Pour plus amples détails, voyez nos *Circulaires* illustrées, que nous fournissons sur demande.

En commandant l'achat des Machines, il faut indiquer leur *Espèce* et leur *Prix* assez clairement pour prévenir toute possibilité d'erreur. Toute commande doit être accompagnée du montant du prix, à moins que l'acheteur ne préfère payer sur livraison, quand l'expédition est faite par l'Express.

S'adresser à l'agent :

281, rue Notre-Dame, Montréal.

Ou à l'agence d'Ottawa,

156, Rue Sparks.